

U

NE TÊTE PALE, osseuse, têtue d'Alsacien taillée à coups de serpe comme on dirait chez moi — aux cheveux en broussailles, se colle contre la vitre puis s'éclaire d'un rire franc, large, ouvert, cordial. J'ai reconnu Marc, l'un des neuf, directeur musical, animateur et maître à harmonie du groupe.

La rue de l'Université, à cet endroit, est calme et déserte. La neige, tombée de la veille, recouvre encore les trottoirs et la chaussée. A deux pas de là, débouche la peu passagère avenue Franco-Russe, silencieuse et aristocratique qui, formant un coude pour rejoindre l'avenue Rapp, semble emporter sous son bras tout le pâté de maisons. Enfin, juste à l'opposé,

se dresse l'austère bâtiment de l'O.N.M. avec ses fenêtres au style prétentieusement roman et sa façade où se balance mollement un drapeau aux trois couleurs.

— Les Compagnons de la Chanson, s'il vous plaît ?

— Au rez-de-chaussée. Quand vous êtes dans la cour, c'est à droite, la porte avec des marches.

Je découvre au fond d'un couloir l'entrée de l'appartement. La clef est sur la porte, tentatrice. Il y a aussi, sous la sonnette, rejetée dans l'ombre, une carte de visite discrète, avec en lettres minuscules « les Compagnons de la Chanson ». Mais, dès qu'on a passé le seuil, changement de décor. D'énormes malles s'amoncellent dans un coin, vestiges d'un voyage ou préparatifs d'un autre. Des affiches éclatantes, fulgineuses, et des photos d'Edith Piaf, posées droit ou de travers, placardent les murs, entourées de polgnards et de kriss malais menaçants.

Des accords plaqués vigoureusement, repris avec insistance, et accompagnant un chœur de voix masculines où barytons, ténors et basses s'emploient à tirer le maximum de leurs organes respectifs, me signalent que Marc a regagné son poste, au piano.

— Articlez ! s'écrie-t-il, en bondissant au milieu de la pièce.

C'est lui qui dirige les répétitions. Artiste né et musicien dans l'âme, il n'a jamais eu d'autre professeur que lui-même, ainsi d'ailleurs que la plupart de ses camarades qui n'ont jamais fait d'études musicales proprement dites, c'est-à-dire n'ont pas passé par le Conservatoire. A part, peut-être, Fred qui possède un instrument vocal d'une très grande beauté et le cultivait, aucun d'entre-eux ne se destinait en effet spécialement à la carrière de chanteur, mais tous éprouaient le besoin de faire autre chose que ce qu'ils faisaient. Jean-Louis, manager de l'équipe, était stagiaire dans une banque. Il en a gardé une certaine habileté à traiter avec les directeurs de salle. Guy, qui cumule les fonctions de popotier et de régisseur de scène, exilé de son Périgord natal, était dégoûté du Droit avant même d'en avoir tâté. Il voulait devenir acteur de théâtre et appartenait un moment à la troupe des Comédiens routiers. Le rouquin de la bande, Albert, mime plein de drôlerie, chargé de l'initiation des nouveaux-venus, leur montre en cachette qu'il n'a rien perdu de ses dons acrobatiques qui lui permettaient autrefois de gagner sa vie et déplore maintenant de s'user la vue à des travaux de couture. Les autres sont, en général, d'anciens étudiants qui cherchaient leur voie et qui, finalement, l'ont trouvée.

Echappés de divers mouvements de jeunesse où ils ne se

sentent vraiment plus à l'aise, c'est le hasard qui les a réunis à Lyon, pendant l'occupation, le hasard encore qui les a fait rencontrer leur bonne étoile, Edith Piaf. Le hasard personnifié par leur mascotte, un charmant petit poussin en bois... Bobby, qu'ils emmènent partout avec eux depuis trois ans et avec lequel ils espèrent traverser bientôt la mare aux harengs.

En attendant cet heureux jour qui ne peut tarder à arriver, ils se préparent à partir pour une importante tournée qui les conduira successivement en Belgique, en Suisse enfin en Suède où ils sont attendus avec impatience.

Sur les neuf garçons qu'

forment les Compagnons de la Chanson et dont l'âge s'échelonne de vingt à vingt-huit ans, la taille de 1 m. 60 à 1 m. 90, un seul est Parisien, Paul, le plus jeune, que le groupe s'est adjoint récemment. Les autres membres sont originaires de la province. Jo, qui joue les endormis à la scène, mais se défend de l'être dans la vie, est de l'Ardèche. Sa longue silhouette domine très nettement celles de ses partenaires. Mais il n'en tire pas vanité. Une dédicace d'Alice Tissot accrochée dans sa chambre dit en effet qu'il est aussi sympathique que grand. Je le crois sans peine. La capitale de l'aspirine, Lyon, a fourni Hubert, qui attrape des migraines à vouloir faire concurrence à J.-P. Sartre et le plus insouciant de tous, Gérard, qui collectionne des postes de T.S.F., porte des cravates « zizou » d'un goût effroyable et mâchonne du chewing-gum à longueur de journée pour s'éclaircir la voix. Quant à Marc, sa patrie est Strasbourg. Il n'est que de l'observer quelques minutes pour s'en convaincre.

Comment ils réussissent, à partir d'éléments aussi dissemblables, avec des personnalités situées aux antipodes les unes des autres, à constituer cet ensemble homogène qui a nom « les Compagnons de la Chanson », c'est leur secret. Et je ne prétendrai point l'élucider car cela tient du miracle, un miracle qui a l'heur de se reproduire autant de fois qu'ils apparaissent sur une scène, dans leur tenue caractéristique, en chemise Lacoste et chaussures d'espadrilles.

Comme neuf joyeux compères, bohèmes et optimistes, en route vers le succès.

Légende photo.

Marc est à son affaire, emporté par le rythme il exprime par toutes les grimaces de son visage sa passion pour la musique

